

Zeitschrift: Jahresbericht / Akademischer Alpen-Club Zürich

Herausgeber: Akademischer Alpen-Club Zürich

Band: 56-57 (1951-1952)

Artikel: L'expédition suisse à l'Everest du printemps 1952

Autor: Roch, André

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-972462>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'Expédition suisse à l'Everest du printemps 1952*

Ce fut une belle occasion pour les Suisses que de pouvoir tenter l'ascension de l'Everest par le Sud. L'entreprise était d'autant plus intéressante que, même si des indications précieuses pouvaient être tirées des photographies prises lors de la reconnaissance de Shipton en automne 1951, la plus grande partie de l'itinéraire n'avait pas encore été explorée.

A ce moment, un groupe de grimpeurs genevois du club de l'Androsace préparaient fiévreusement une expédition dont le but était le Cho-Oyu. Or il se trouva que dans le même temps la Fondation Suisse pour Explorations Alpines à Zurich avait reçu du gouvernement du Népal l'autorisation d'attaquer l'Everest par le Sud. L'équipement et les fonds furent rapidement rassemblés. Cette Fondation ne pouvait mieux faire que de patronner les grimpeurs de Genève auxquels fut adjoint un groupe scientifique financé par la Ville et le Canton de Genève. Quoiqu'en disent certains Himalayistes anglais, les expéditions d'ascensionnistes ont tout intérêt à s'adoindre des hommes de science qui ne gênent en aucune façon les grimpeurs et qui profitent de l'organisation et de l'occasion pour effectuer des travaux du plus haut intérêt. C'est ainsi que Madame Lobsiger, directrice du Musée ethnographique de Genève, Lombard, professeur de géologie à l'Université de Bruxelles, et Zimmermann, horticulteur en chef du Jardin botanique de Genève, purent se joindre aux alpinistes.

Le docteur Wyss-Dunant, grimpeur genevois réputé, ayant déjà participé à une expédition au Sikkim, à l'Est du Népal, sous les auspices de la Fondation Suisse pour Explorations Alpines, fut désigné comme chef d'expédition tandis que René Dittert fonctionna avec succès comme chef technique.

La meilleure voie pour atteindre le pied sud-ouest de l'Everest semble être celle qui de Kathmandu, capitale du Népal, traverse vers l'est cinq chaînes de montagnes de 3000 à 4000 mètres jusqu'à la Dudh Kosi, vallée que l'on remonte ensuite vers le nord pour parvenir à Namche Bazar puis au glacier de Khumbu.

La plupart des sherpas sont originaires du district de Sola Khumbu aux environs de Namche. Ils se sont expatriés pour habiter à Darjeeling à trois semaines de marche vers l'est. C'est là qu'ils sont engagés comme porteurs de haute montagne pour les expéditions himalayennes.

Le chef de nos sherpas, Tensing, est un des plus intelligents. C'est un homme charmant doué d'une endurance exceptionnelle. Parmi ses attestations, Shipton avait écrit à l'occasion d'une tentative à l'Everest par le nord: «Tensing est le meilleur porteur de haute montagne. Il a certainement un grand avenir.»

En 1947, au Tehri Garhwal, le chef de nos sherpas, Wangdi Norbu, avait glissé de l'arête reliant le Dôme Blanc au Kedarnath (6940 m). Le malheureux avait entraîné dans sa chute Alfred Sutter et s'était brisé une jambe. Etant alors chef d'expédition, j'avais immédiatement remplacé le sirdar invalide par Tensing. Depuis alors, Tensing fonctionna à son honneur comme chef des sherpas.

Les coolies recrutés dans la plaine de Kathmandu et qui porteront nos quatre tonnes de matériel jusqu'à Namche Bazar sont excellents. Arrivés à destination, ils seront payés et remplacés par des porteurs locaux mieux aguerris au climat de la haute montagne.

Plusieurs de nos sherpas reviennent dans leur vallée natale pour la première fois depuis des dizaines d'années qu'ils l'ont quittée. A cette occasion, parents et amis affluent des villages d'alentour pour revoir qui leurs fils, qui leurs frères ou même leurs sœurs, car quatre sherpans nous accompagnent aussi comme porteurs. Ces montagnards nous offrent des pommes de terre que nous apprécions, car en Suisse ce légume est un plat national. Mais en plus ils apportent des

* Dieser Artikel datiert vom März 1953, vor dem Beginn der britischen Everest-Expedition.

tombas remplies de chang, bière de millet et de Rackshi, liqueur d'orge. Les libations sont généreuses.

Après la première étape nous arrivons à la lamaserie de Thyanboche, le plus merveilleux site alpestre du monde. Le Grand Lama a 16 ans, il est malheureusement en voyage. Son remplaçant, un Lama paternel, nous reçoit très cordialement et nous offre un thé thibétain au beurre de Yak et salé qui ne manque pas de nous embarrasser. En effet, si on avale le breuvage immédiatement quand il est encore chaud, le goût en est supportable, mais, un apôtre attentif nous remplit immédiatement notre tasse vide en sorte que l'on se trouve devant un dilemme angoissant: si on ne boit pas, ce qui après tout semble être la meilleure solution, la mixture froide devient répugnante, si on boit tout de suite, il n'y a pas moyen de s'arrêter. Heureusement que Lambert a un estomac en rapport avec sa constitution physique; il veut bien vider un grand nombre de nos tasses que nous lui refilons subrepticement.

Le Lama nous conseille de ne pas tuer de gibiers avant l'ascension pour ne pas irriter les dieux. Il nous donne des pilules porte-bonheur, minuscules petites boules au goût très fort, ressemblant à des graines de genévrier. Mieux vaut les avaler sans les croquer.

Après la réception, nous visitons le temple. Par politesse il nous faut quitter nos chaussures. Les planchers sont terriblement froids, d'autant plus que dehors, il commence à neiger. En passant par le chemin de ronde, nous lançons tous les moulins à prières à une allure vertigineuse; si bien qu'au lieu de satisfaire le Bouddha ce dernier s'irrite. Un des moulins se décroche et je me pince les doigts dans le palier.

Après la seconde étape, nous hésitons sur le choix de l'itinéraire à suivre, car le croquis de Shipton ne mentionne pas la *Lobuja-Khola* issue du glacier de Khumbu et son itinéraire est porté plus à l'est. Tensing qui a gardé les Yaks dans sa jeunesse à l'alpage de Lobuja sur les moraines du glacier de Khumbu nous assure qu'à partir de Thyanboche, c'est dans la première vallée à gauche que nous devons nous engager.

Pour explorer les lieux, une reconnaissance est organisée au cours de laquelle nous remontons toute la rive droite du glacier de Khumbu. Le brouillard est londonien et la vue reste complètement bouchée. Pourtant, en comparant ce qu'on voit du bas visible des parois aux photos de l'expédition de Shipton, nous reconnaissions les pentes inférieures du col qui domine les séracs de Khumbu, le Lho La et nous constatons que nous sommes sur le bon chemin.

Trois jours plus tard, lorsque la caravane des porteurs remonte la rive droite du glacier, des traces de Yeti, l'abominable «Snow Man», sont visibles partout. Fait intéressant mais normal, ce sont Lombard et Zimmermann, le géologue et le botaniste, qui les premiers, ont repéré ces traces. En effet, les alpinistes qui regardent les montagnes, n'ont rien vu.

Ces empreintes sont exactement les mêmes que celles qui ont été photographiées par l'équipe de Shipton en automne 1951.

Trois jours auparavant, lors de notre reconnaissance, nous avions passé au milieu d'une famille de «Yeties» sans les voir dans le brouillard. Dérangés, ils avaient filé vers l'ouest, franchissant un col de 5500 m. La légende veut que ces animaux, ou ces hommes primitifs, vivent très haut dans les neiges. Or d'après nos observations, il semble qu'ils vivent à la limite des neiges. Si leurs traces ont souvent été repérées très haut, c'est qu'ils franchissent des cols pour fuir les humains.

Il est difficile de trouver un bon emplacement pour le camp de base, car il n'y a pas de ruisseaux le long des moraines. Seul, un lac gelé nous assure l'approvisionnement en eau. Cet endroit est encore trop éloigné. Il nous faut établir un second camp à deux heures et demie plus au nord. Ce sera notre camp I. L'itinéraire passe dans une allée de quatre kilomètres de longueur bordée des deux côtés de pénitents de glace dont la hauteur varie d'un demi jusqu'à trente mètres

de hauteur. Ce trajet est enchanteur, car derrière cette myriade d'aiguilles miroitantes au soleil, se dressent les cimes les plus fantastiques. Elles dominent ce cirque de leurs parois abruptes sur lesquelles s'accrochent des masses de glace aux tranches bleues et vertes.

Le camp I est situé au pied des séracs du glacier de Khumbu, une chute de mille mètres de dénivellation. Trouver un passage à travers ce labyrinthe est un travail très fatigant; mais une fois la trace établie, la progression devient beaucoup plus simple. Malheureusement, la seule issue vers le haut se trouve à l'aplomb du contrefort ouest (7190 m) de l'Everest, et la trace doit longer le pied de pentes couvertes de glaciers suspendus qui menacent de s'écrouler à tous moments. A cet endroit, Shipton avait raison en disant que l'on n'ose pas emprunter ce côté du glacier à cause des risques d'avalanches. Mais comme il n'y a pas le choix, on est obligé de passer justement sur les cônes d'accumulation des cascades de neige et de glace de ce versant sud-ouest.

Lors de l'expédition de 1952, une dernière fente barrait complètement la route. Après avoir vainement tenté de se penduler à la corde et de prendre pied sur un bouchon de neige de la paroi amont, Asper, le meilleur grimpeur d'entre nous, descendit en rappel jusqu'à 20 mètres de profondeur à l'intérieur de la crevasse et réussit à remonter par une cheminée de glace sur la rive opposée. Immédiatement, un pont de corde fut établi. Comme ancrage, trois X en bois furent enfouis à un mètre de profondeur dans la neige. Un anneau de corde fut amarré à chacun de ces X. Dans les trois boucles, une corde de glacier ordinaire fut passée deux fois, de sorte que celui qui traversait se couchait à plat ventre sur quatre cordes tendues. En traversant, pour maintenir l'équilibre, on laisse pendre une jambe aussi bas que possible, tandis que l'on croche le pied de l'autre jambe sur les cordes. Lambert fixa ensuite une seconde corde à un mètre de distance de la première pour le halage des charges qui étaient suspendus à un mousqueton au câble porteur. Ce deuxième filin facilitait la traversée car on pouvait s'y tenir d'une main et on ne risquait pas alors de pirouetter sous la corde. Pour moi, le franchissement de cette crevasse était toujours très douloureux car, peu avant mon départ de la Suisse, je m'étais brisé une côte en tombant à ski dans un trou. Je n'en laissais jamais rien voir à mes camarades.

Ces séracs seront toujours un obstacle très désagréable à franchir, non à cause de la difficulté, mais à cause du danger perpétuel d'écoulement des masses de glace. A plusieurs reprises, nous avons en effet assisté à la chute de quelques tours de glace. Les unes se cisaillent en biais et s'écroulent presque sans bruit. D'autres basculent sur les séracs se trouvant en aval. Les blocs s'entrechoquent déclenchant la plus belle des avalanches qui se réduit bientôt en un nuage de poussière.

Souvent, la piste passe sous des tours de glace menaçantes; ce qui n'est pas un danger négligeable; mais le pire provient des avalanches qui pourraient se déclencher des pentes sud du contrefort ouest. Heureusement que les glissements sont rares pendant la période de sécheresse. Sur ces immenses pentes de 1500 mètres de dénivellation, les chutes de neige peu importantes qui ont lieu de temps en temps sont complètement balayées par le vent de sorte qu'elles ne créent pas de risque trop grand. En revanche, pendant la mousson, les avalanches doivent être terribles et balayer au moins la moitié de la largeur du glacier.

Un jour seulement, de petites coulées de glace ont par deux fois ravagé un couloir avec fracas. Elles ont traversé la trace sans faire de mal à personne car elles ont eu la délicatesse de se déclencher une demi-heure avant et une demi-heure après le passage d'une caravane de porteurs. Sur la gauche en montant les séracs seront toujours franchissables. En effet, si nous n'avions pas pu remonter sur la paroi opposée de la grande crevasse qui barrait le passage, nous aurions dû passer contre la montagne, sous un immense mur de glace qui n'avait rien d'accueillant.

Lors de l'expédition d'automne, le franchissement des séracs semble avoir été plus facile et l'itinéraire put être tracé plus près du centre du glacier.

Quatre perches de 4 mètres de longueur avaient été amenées de la vallée et facilitaient le passage de certains ponts où le grimpeur devait être aussi un danseur de corde aguerri.

Le second obstacle sérieux est la pente qui relie le fond du glacier de Khumbu au Col Sud. Elle a environ 1100 mètres de dénivellation et une inclinaison de 45°, ce qui n'est pas excessif mais, pourtant suffisant pour rendre nécessaire la taille de marches surtout utile à la descente, lorsque la pente est glacée. Si l'escala du glacier du Lhotsé est possible, elle est certainement préférable au grand couloir situé à sa gauche. Malheureusement, au printemps 1952, les canapés de ce glacier étaient à tel point verglacés, qu'il fallu renoncer à y passer. La montée directe au Col Sud était également trop glacée. Le meilleur itinéraire était certainement celui de l'éperon des Genevois. Il a pourtant le grand défaut qu'on ne peut y placer de camps intermédiaires. Seule une terrasse de 1 m sur 2 put être établie dans les rochers; elle servit de dépôt de matériel. Il nous fallut deux semaines de travail pour trouver le meilleur chemin, y fixer des cordes et arriver, enfin, au Col Sud. En automne 1952, deux camps furent installés sur des replats du glacier du Lhotsé après qu'une cordée de quatre sherpas fut surprise au bas du couloir du Lhotsé par une chute de séracs qui tua Mingma Dorji et blessa les autres gravement. Dans le haut, la grande traversée sera toujours désagréable. Elle exigea un travail exténuant de taille de marches.

Il est probable que, suivant les années, l'escalade par le glacier du Lhotsé sera plus aisée. Souhaitons-le pour les expéditions futures.

Au printemps 1952, le camp V fut installé après une chute de neige de 30 cm environ. Une seule avalanche se déclencha du couloir sommital du Lhotsé. Elle ne se développa pas en largeur. Ce ne fut qu'une mince coulée traçant une ligne du haut en bas. Ce signe était favorable. En effet, la neige adhérait suffisamment au fond pour ne pas être déclenchée latéralement par ce glissement.

Sur les immenses murailles du versant sud de l'Everest, le vent souffle presque continuellement, faisant le bruit d'un train express qui passerait éternellement à proximité. Ce courant d'air infernal balaye la neige des couloirs pour ne laisser que la glace vive. Ce fut pour nous un grand souci de voir le miroir verdâtre des pentes émerger chaque jour davantage. Cependant, les traces de nos reconnaissances vers le Col avaient tassé et durci la couche de neige qui recouvrait la glace de sorte que, là où nous avions passé, une route en neige nous permit de cheminer aisément pendant tout notre séjour, jusqu'à la descente définitive du Col Sud.

Camper au Col Sud est infernal à cause du vent perpétuel qui s'engouffre dans le vallon très large et long de 300 mètres qui forme cette selle située à 7900 mètres d'altitude. Au fond du vallon la neige n'adhère pas et les pierres sont dénudées par le courant d'air.

Si les tentes se déchiraient, les grimpeurs ne pourraient pas résister longtemps à la furie de la tempête. Le matériel moderne des expéditions a tendance à devenir de plus en plus léger. Or il sera bon de prévoir, pour le Col Sud, des tentes en bâches résistantes et, forcément, plus lourdes. On pourrait aussi freiner considérablement la vitesse du vent au sol en construisant une série de petits murs de pierres. Toutefois à cette altitude, le moindre travail est extrêmement pénible. Dans notre équipe, personne n'aurait eu la force de construire cette sorte de paravents. D'autant moins que l'effort de se plier en avant est particulièrement épaisant.

La dernière partie de l'ascension du Col Sud au sommet, de mille mètres de dénivellation, a un caractère très haute montagne, et pour cause; mais, elle ne présente aucune difficulté sérieuse et n'est plus qu'un problème physiologique. En effet, il semble bien, que l'altitude de 8500 mètres soit une limite au-delà de laquelle l'être humain ne peut plus vivre. D'ailleurs tous les animaux sur lesquels les médecins font des expériences, s'évanouissent à la pression correspondant à cette altitude.

Nos appareils d'oxygène contenant peroxyde de potassium, dégageant de l'oxygène lorsqu'on souffle dedans, étaient excellents mais ne permettaient pas de respirer en marchant.

L'assaut final était combiné de la manière suivante: Une première équipe composée de Flory, Aubert, Lambert et Tensing devait monter au Col Sud avec autant de sherpas et de matériel que possible. Ils devaient installer un camp au col, placer une tente plus haut sur la montagne et tenter, éventuellement, l'ascension. Une heure après leur départ, pour le col, Ajiba revint avec une crise de paludisme. Sa charge fut répartie entre les autres sherpas. Avant cette équipe personne n'était encore parvenu au Col Sud, bien que Chevalley, Asper et Phu Tarkey fussent montés, une fois, très haut dans le grand couloir.

Cette première équipe ne parvient pas au sommet de l'éperon des Genevois avant la nuit. Les grimpeurs sont obligés de creuser des plates-formes de fortune dans la pente de neige très raide. Deux tentes sont dressées tant bien que mal, dans lesquelles sherpas et sahibs battent la semelle toute la nuit pour ne pas laisser geler les orteils. Le lendemain ils franchissent l'épaule et descendent une centaine de mètres vers le col où le vent les fouette. Ce jour, deux fois Tensing retourne aux tentes du bivouac de fortune pour ramener du matériel au Col Sud, ce qui démontre son extraordinaire endurance.

Le troisième jour, tandis que trois sherpas malades redescendent au camp V, Aubert, Flory, Lambert et Tensing explorent l'arête sud-est de la montagne. Le versant oriental est trop raide, il plonge de 2000 mètres sur le glacier de Kangshung. Le versant sud de l'arête sud-est est préférable. Par un couloir nos compagnons rejoignent la crête vers 8400 mètres. Ils y trouvent une bonne place et dressent la tente. Leur mission est accomplie. Cependant l'idée de tenter le sommet a germé simultanément chez Lambert et chez Tensing. Ils resteront dans la tente sans sacs de couchage et sans réchaud. Ils passent la nuit à fondre de la neige sur une bougie pour boire, boire et encore boire. A cette altitude on ne peut plus assimiler de nourriture à cause du manque d'oxygène et le corps est déshydraté dans cet air raréfié et extrêmement sec. La soif est insupportable.

Le quatrième jour, après deux bivouacs, Lambert et Tensing montent vers la cime. Le temps n'est pas beau. Pendant cinq heures et demie ils se traînent le long de l'arête sud-est en restant toujours sur le versant sud. Ils dépassent, en tout cas, 8600 mètres d'altitude s'élevant ainsi de 200 mètres au dessus de la tente. Ils ne sont plus qu'à 250 mètres de dénivellation du sommet principal et à une centaine de mètres en dessous du Sommet Sud. S'ils continuent ils n'auront plus la force de revenir. Il faut redescendre. C'est vexant mais, à cette altitude on est presque soulagé d'abandonner car les conditions de vie sont si pénibles que lorsque l'on décide de redescendre c'est comme si l'on se débarrassait d'un gros poids.

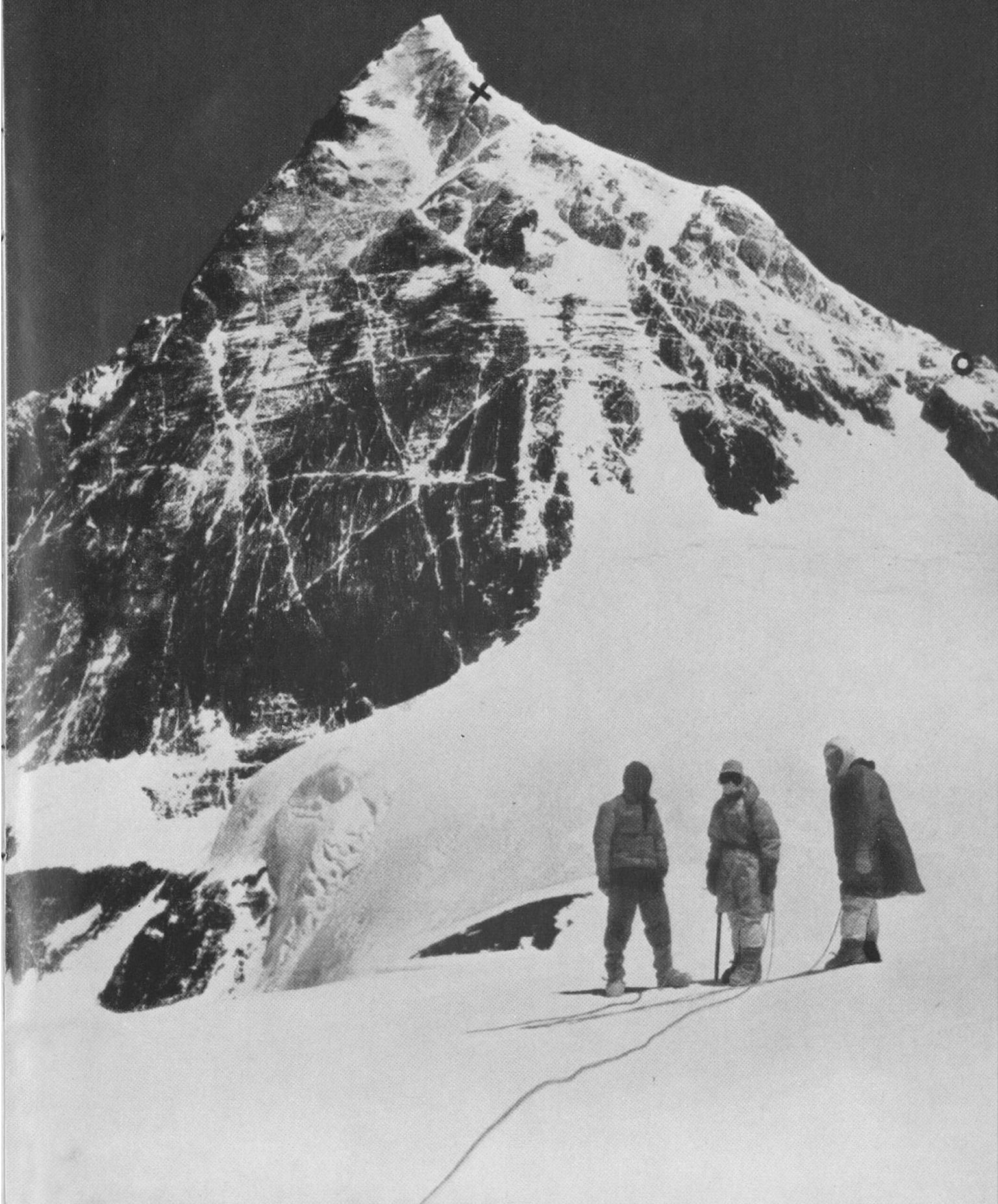
De retour au Col un monticule de neige sépare Lambert et Tensing des tentes. Ils sont si épuisés qu'ils ne peuvent le franchir et se couchent sur la neige s'abandonnant à leur destin. Heureusement que leurs camarades viennent les chercher. Ils leur ôtent les crampons, les traînent vers la tente et leur donnent à boire.

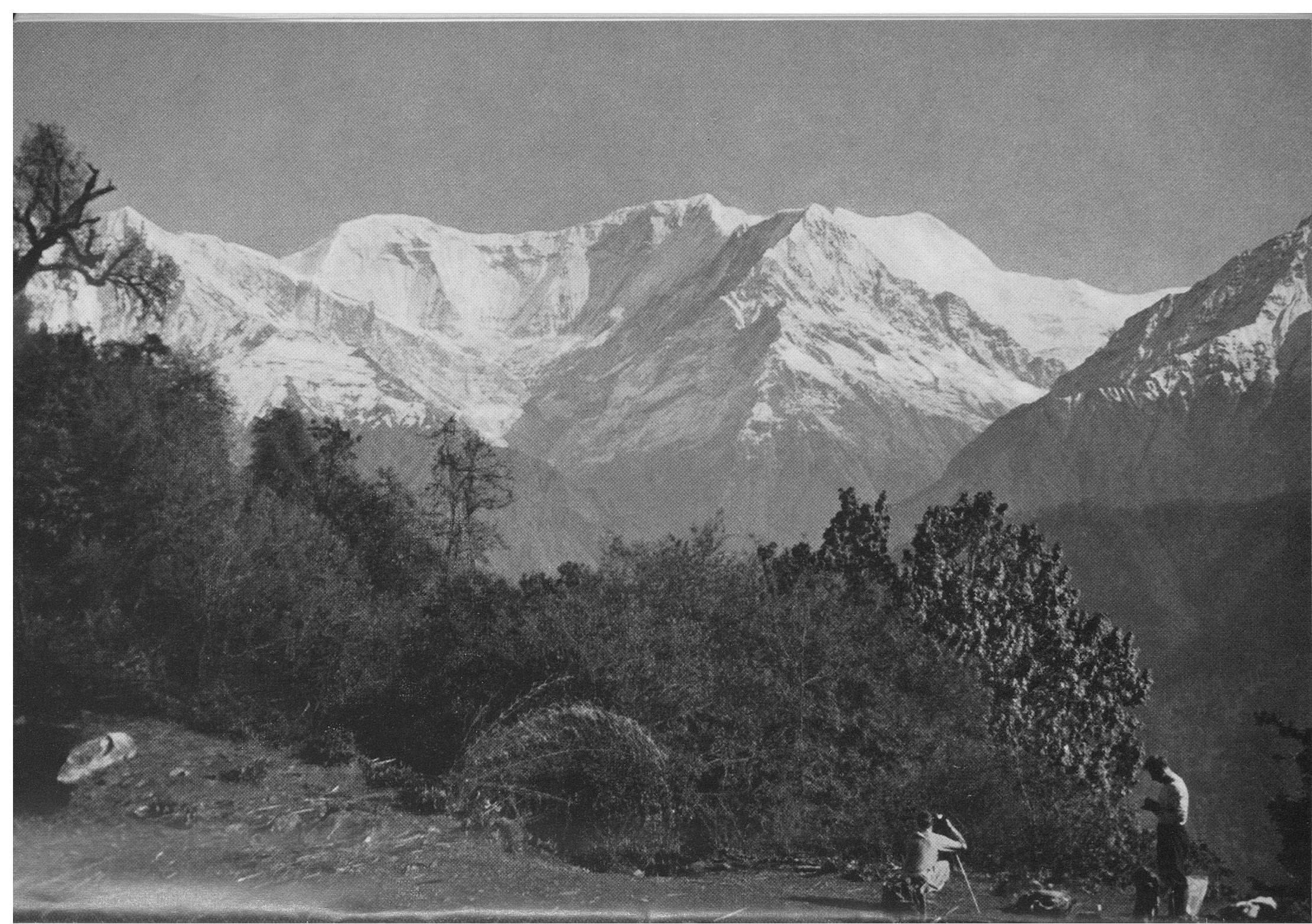
Le cinquième jour, tandis que tous quatre descendent l'éperon des Genevois, ils croisent la seconde équipe composée de Dittert, Chevalley, Asper, Hofstetter, moi et cinq sherpas, qui montent au Col Sud. Ils nous racontent leur tentative et nous encouragent: «Vous atteindrez certainement le sommet car, il n'y a aucune difficulté.» Et, au fond d'eux-mêmes, ils pensent: «Nous n'aimerons pas être à leur place.»

Expédition suisse à l'Everest 1952: Le sommet Sud de l'Everest vu du haut de l'éperon des Genevois.

○ = Camp 8 (8400 m) sur l'épaule de l'arête sud-est.

+ = Point atteint par Lambert et Tensing au printemps 1952 (8600 m).





La même journée nous atteignons le Col, ayant récupéré au passage une tente abandonnée au bivouac de la première équipe.

Le jour suivant le vent nous bloque dans les tentes. Pour mon compte je tousse beaucoup, et à midi Hofstetter, qui est en forme, me propose de redescendre. Il me faut 2½ heures pour me préparer. Nous montons lentement la pente de neige jusqu'au haut de l'éperon. Quand nous y arrivons il est trois heures de l'après-midi. Hofstetter me dit qu'il est trop tard pour atteindre le camp V. Je pique une terrible colère: avoir travaillé 2½ heures pour me préparer et tout cela pour rien! Non, je descends seul; je me décore et pars. Hofstetter me court après et m'arrête. Pour me calmer je m'assis sur mon sac, puis nous rentrons au col.

Le troisième jour, le temps est radieux et calme. Ça aurait été une journée pour le sommet mais, personne ne se sent assez fort pour faire une tentative. Nous profitons de cette journée pour redescendre. Au dépôt, à 7450 mètres, Sarki malade et détérioré, n'en peut plus, Asper, Chevalley et Dittert passeront la nuit avec lui, sans tente, tandis que Hofstetter, Mingma Dorji et moi rentrons au camp V de nuit, à la lueur de feux de bengale que Dawa Thondup et Ajiba allument au pied du couloir.

Le lendemain, dès 6 heures du matin, Dawa Thondup et Ajiba montent au dépôt et apportent le café au lait au lit aux bivouaqueurs en l'occurrence, du thé. Ils ramènent Sarki.

Les assauts sont terminés, Lambert et Tensing ont accompli une magnifique performance de même que tous les autres membres de l'expédition.

L'ascension de l'Everest est un problème délicat qui demande une tactique spéciale. Les erreurs sans importance apparente s'accumulent et réduisent les chances des grimpeurs. Il s'agit de s'acclimater suffisamment sans détériorer pas trop son organisme. Dans notre cas, la plupart des grimpeurs s'étaient trop dépensés avant l'assaut final. Nous étions restés trop longtemps à une altitude élevée. Trois semaines à 7000 mètres. Il semble que 6300 ou 6500 mètres soit l'altitude où l'on puisse le mieux s'acclimater, l'altitude à laquelle il faudrait toujours revenir après les premières reconnaissances, afin d'éviter de longs séjours en des lieux plus élevés où l'organisme se détériore et s'épuise vainement.

La dernière partie dépend entièrement de la possibilité de respirer un air qui permette aux grimpeurs de faire des efforts normaux. En admettant qu'un appareil à oxygène donne la possibilité de progresser comme au Mont-Blanc, par exemple, même s'il pèse 10 ou 15 kg l'ascension de la cime ne serait qu'un jeu. Il faudrait 4 ou 5 heures de marche du Col Sud au sommet et 2 à 3 heures pour y revenir. L'apport d'oxygène que nous recevions peut être excellent pour un aviateur qui monte même jusqu'à 10 000 mètres mais, il n'était pas suffisant pour un grimpeur qui doit fournir un effort considérable. Il est probable qu'il faille un mélange d'oxygène, d'azote et d'acide carbonique au grimpeur pour lui donner des ailes aux pieds.

Pour terminer je voudrais confesser franchement que la dernière partie de l'ascension de l'Everest n'est pas amusante car les conditions d'existance y sont trop pénibles et, quand on a dépassé les 8000 mètres on est très content de redescendre. D'ailleurs cette opinion n'est pas nouvelle, elle a été émise par tous les vaillants alpinistes anglais qui pratiquent l'alpinisme pour leur plaisir et qui ont, naturellement, été tentés par la plus haute cime du monde.

Il est pourtant certain que l'ascension est possible et que l'expédition qui réussira à atteindre le sommet accomplira une prouesse admirable.

André Roch

Reproduction, même partielle, interdite. Copyright by
Fondation Suisse pour Explorations Alpines, Zurich.

◀ *Himalaya-Expedition des AACZ 1953: Blick auf den Dhaulagiri Himal (Berg rechts hinten etwa 7900 m über Meer) vom Anmarsch zum Basislager*